

Melancholia.

Melancholia est un poème de Victor Hugo, écrit en juillet 1838 et paru dans le recueil Les Contemplations.

*Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bain, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : — Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! —
Ô servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait — c'est là son fruit le plus certain ! —
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !*

LETTRE A ADELE – 1837 le 4 septembre 1837

Lettre postée depuis Bernay-en-Ponthieu le 5 septembre

" Je suis parti d'Etaples de bon matin. Je voulais déjeuner à Montreuil-sur-Mer.

Montreuil-sur-Mer serait mieux nommé Montreuil-sur-plaine. C'était autrefois une charmante ville. Ce n'est plus maintenant qu'une citadelle. Mais, des remparts, on a une vue admirable de coteaux et de prairies, car la ville est haut située. Et puis il reste encore sur la place deux vieilles églises qui ont un certain aspect. Mais il n'y faut pas entrer. J'ai trouvé, pourtant, dans la plus grande, une piscine romane d'un bon goût. N'en juge pas d'après ce gribouillage.

Je me suis promené sur les remparts. J'étais seul avec de vieux canons gisant à terre et un vieux prêtre assis à côté. Une figure vénérable que ce prêtre ! il avait l'œil fixé sur son livre, et moi, dans le mien.

C'est que, vois-tu, mon Adèle, c'est un beau et glorieux livre que la nature.

C'est le plus sublime des psaumes et des cantiques. Heureux qui l'écoute.

J'espère que mes enfants le comprendront un jour et qu'ils jouiront religieusement de ces merveilles extérieures qui répondent à la merveille intérieure que Dieu a mise en nous, l'âme. Moi, je ne me lasse pas d'épeler ce grand et ineffable alphabet. Chaque jour il me semble que j'y découvre une lettre nouvelle.

Une chose me frappait hier matin, tout en rêvant sur ces vieux boulevards de Montreuil-sur-Mer. C'est la manière dont l'être se modifie et se transforme constamment, sans secousse, sans dispartie, et comme il passe d'une région à l'autre avec calme et harmonie. Il change d'existence presque sans changer de forme. Le végétal devient animal sans qu'il y ait un seul anneau rompu dans la chaîne qui commence à la pierre, dont l'homme est le milieu mystérieux, et dont les derniers chaînons, invisibles et impalpables pour nous, remontent jusqu'à Dieu. Le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard ; le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille ; la branche brune et marbrée du lichen jaune se met à ramper dans les broussailles et devient couleuvre ; les graines de toutes les couleurs, mets-leur des ailes, ce sont des mouches ; le pois et la noisette prennent des pattes, voilà des araignées ; le caillou informe et verdâtre, plombé sous le ventre, sort de la mare et se met à sauteler dans le sillon, c'est un crapaud ; la fleur s'envole et devient papillon. La nature entière est ainsi. Où commencent la branche et la racine, l'arbre commence ; où commence la tête, l'animal commence ; où commence le visage, l'homme commence.

En descendant du rempart, j'ai rencontré un petit enfant qui mordait dans une grosse pomme. – Qui t'a donné cette pomme ? lui ai-je dit. Il m'a répondu : - Je ne sais pas, c'est tombé de l'arbre, c'est le vent, c'est personne. – Je lui ai donné dix sous et je lui ai dit : - Mon enfant, quand ce n'est personne, c'est Dieu.

J'aurais pu ajouter : - Et quand c'est quelqu'un, c'est Dieu encore."

De Montreuil, je suis allé à Crécy. Il m'a fallu faire 3 bonnes lieues à pied. Les chemins sont impraticables. La loi sur les chemins vicinaux n'a encore rien caillouté par ici.

THOLOMYES

Félix Tholomyès est, l'amant de Fantine, père de Cosette, un personnage de désœuvré secondaire, le bourgeois du roman Les Misérables de Victor Hugo.

IL y a dans toutes les petites villes, et il y avait à Montreuil-sur-mer en particulier, une classe de jeunes gens qui grignotent quinze cents livres de rente en province du même air dont leurs pareils dévorent à Paris deux cent mille francs par an. Ce sont des êtres de la grande espèce neutre; hongres, parasites, nuls, qui ont un peu de terre, un peu de sottise et un peu d'esprit, qui seraient des rustres dans un salon et se croient des gentilshommes au cabaret, qui disent : mes prés, mes bois, mes paysans, sifflent les actrices du théâtre pour prouver qu'ils sont gens de goût, querellent les officiers de la garnison pour montrer qu'ils sont gens de guerre, chassent, fument, bâillent, boivent, sentent le tabac, jouent au billard, regardent les voyageurs descendre de diligence, vivent au café, dînent à l'auberge, ont un chien qui mange les os sous la table et une maîtresse qui pose les plats dessus, tiennent à un sou, exagèrent les modes, admirent la tragédie, méprisent les femmes, usent leurs vieilles bottes, copient Londres à travers Paris et Paris à travers Pont-à-Mousson, vieillissent hébétés, ne travaillent pas, ne servent à rien et ne nuisent pas à grand-chose. S'ils étaient plus riches, on dirait : ce sont des élégants ; s'ils étaient plus pauvres, on dirait : ce sont des fainéants. Ce sont tout simplement des désœuvrés. Parmi ces désœuvrés, il y a des ennuyeux, des ennuyés, des rêveurs, et quelques drôles.

VICTOR HUGO 1831 NOTRE DAME DE PARIS

Description à mettre en relation avec l'incendie de 2020

Opulente cathédrale, vaste réservoir où étaient venues s'amonceler les richesses de trois siècles, les belles croix d'argent, les belles chapes de brocart, les belles tombes de vermeil, les grandes magnificences du chœur, toutes ces solennités splendides où châsses, chandeliers, ciboires, tabernacles, reliquaires, bosselaient les autels d'une croûte d'or et de diamants.

Tout à coup, un hurlement s'éleva.

Deux jets de plomb fondu tombaient du haut de l'édifice au plus épais de la cohue. Le métal bouillant avait fait, aux deux points où il tombait, deux trous noirs et fumants dans la foule, comme ferait de l'eau chaude dans la neige. Autour de ces deux jets principaux, il y avait des gouttes de cette pluie horrible qui s'éparpillaient. C'était un feu pesant, la clameur fut déchirante.

Tous les yeux s'étaient levés vers le haut de l'église. Ce qu'ils voyaient était extraordinaire. Sur le sommet de la galerie la plus élevée, plus haut que la rosace centrale, il y avait une grande flamme qui montait entre les deux clochers avec des tourbillons d'étincelles, une grande flamme désordonnée et furieuse dont le vent emportait par moments un lambeau dans la fumée.

Au-dessous de cette flamme, au-dessous de la sombre balustrade à trèfles de braise, deux gouttières en gueules de monstres vomissaient sans relâche cette pluie ardente qui détachait son ruissellement argenté sur les ténèbres de la façade inférieure.

A mesure qu'ils approchaient du sol, les deux jets de plomb liquide s'élargissaient en gerbes, comme l'eau qui jaillit des mille trous de l'arrosoir.

Au-dessus de la flamme, les énormes tours, de chacune desquelles on voyait deux faces crues et tranchées, l'une toute noire, l'autre toute rouge, semblaient plus grandes encore de toute immensité de l'ombre qu'elles projetaient jusque dans le ciel.

Leurs innombrables sculptures de diables et de dragons prenaient un aspect lugubre. La clarté inquiète de la flamme les faisait remuer à l'œil. Il y avait des guivres qui avaient l'air de rire, des gargouilles qu'on croyait entendre japper, des salamandres qui soufflaient dans le feu, des tarasques qui éternuaient dans la fumée.

Et parmi ces monstres ainsi réveillés de leur sommeil de pierre par cette flamme, par ce bruit, il y en avait un qui marchait et qu'on voyait de temps en temps passer sur le front ardent du bûcher, comme une chauve-souris devant une chandelle : le damné sonneur, Quasimodo.

Il se fit un silence de terreur, pendant lequel on n'entendit que les cris d'alarme des chanoines enfermés dans leur cloître et plus inquiets que des chevaux dans une écurie qui brûle, le bruit furtif des fenêtres vite ouvertes et plus vite fermées, le remue-ménage intérieur des maisons et de l'Hôtel-Dieu, le vent dans la flamme, et le pétilllement continu de la pluie de plomb sur le pavé.

MONTREUIL-SUR-MER LA CAVEE

Texte à CHANTER

-----, ---
Rendons hommage
Aux ingénieurs français,
Dont le courage
Inspira ces projets.
Pour le passage
De Paris à Calais.
De cette route
Le dangereux écueil
Que l'on redoute,
Toujours la larme à l'œil.
Sera sans doute
La rampe de Montreuil.

HUGO N'AIME PAS LES CITADELLES

(Lettre à Adèle Valenciennes 15 août 1837)

« Décidément Vauban m'assomme ! Je n'ai pas visité la citadelle de Calais, ni celle de Dunkerque.

Dans mon voyage, je n'ai visité aucune citadelle, quoique la route en fût infestée. Jusqu'au jour où je ferai la guerre, une citadelle ne sera pour moi qu'une colline déformée coupée au cordeau, taillée à pans droits, murée et gazonnée géométriquement et passée à l'état classique. Or, j'aime la courbe comme Dieu la fait, l'herbe où elle pousse, le buisson où le vent le sème, la pente capricieuse, la verdure libre, et Shakespeare. J'aime le roc, je hais le mur ; j'aime le ravin, je hais le fossé ; j'aime l'escarpement, je hais le talus.

...Donc, je n'aime pas les citadelles ; je sais bien que ces collines-là protègent les autres collines. Mais, précisément, ce sont des espèces d'amazones qui me déplaisent et qui m'ennuient. Vous êtes sur un coteau quelconque, c'est le matin, le soleil rit, les oiseaux chantent, vous êtes poète, vous allez, vous venez, vous rêvez, tous les sentiers sont à vous, vous êtes libre dans une nature libre ; cette fleur est belle, cueillez-la ; toute chose s'offre avec douceur. Mais je vous suppose, mon poète, vous sortez de la ville, quelques belles têtes vertes de marronniers sur des remparts rouges vous tentent, vous montez à la citadelle.

Halte-là ! Qui vive ? On n'entre pas ? Avez-vous une permission ? Allez trouver le commandant.

Et le soldat croise la baïonnette. Fort bien ! l'inspiration s'est envolée. Au diable la colline virago qui vous reçoit en grommelant et la hallebarde au poing ! Foin de ces choses sévères et revêches et si bien défendu. Entr'ouvrir une cuirasse ! Quelle besogne ! J'aime mieux lever une jupe ! »

**NUIT DU 4 SEPTEMBRE 1837,
hôtel de la Poste à BERNAY-EN-PONTHIEU**

Texte plein de l'humour de V.H. « observateur »

« Bernay, où je suis en ce moment n'est qu'un hameau. Il y a six maisons. Ce n'est donc qu'un hameau mais le hasard a voulu que ce hameau fût situé au point précis où la diligence qui arrive de Paris a faim pour déjeuner et où la diligence qui arrive de Calais a faim pour dîner. De ces deux diligences qui arrivent là, l'une du sud, l'autre du septentrion, la bouche ouverte, il est résulté une auberge, et une forte bonne auberge, l'Hôtel de la Poste. C'est un des meilleurs logis que j'aie rencontrés sur ma route. »

« La basse-cour, qui est là sous ma fenêtre, est magnifique. Ce n'est pas une basse-cour, c'est un océan. Il y a là tout un monde de poules, de canards, de coqs, de vaches, de porcs, de dindons, de pigeons et de pintades qui vit bruyamment et joyeusement, sans prendre garde aux sinistres lueurs de la cuisine. De cette immense basse-cour, il germe une table d'hôte colossale qui s'épanouit deux fois par jour. Hier soir lundi, le garçon me disait avoir desservi plus de cent vingt couverts depuis samedi. C'est vraiment merveille de trouver une aussi prodigieuse cuisine dans une bourgade de huit à dix feux. Quoi qu'il en soit, toutes ces omelettes, toutes ces côtelettes, tous ces jambons grouillent, piaillent, bêlent, chantent, roucoulent, grognent, volent, marchent, nagent et flânent parmi des Alpes de fumier où les mares font des lacs ; tumulte amusant pour le voyageur qui, comme moi, regarde la basse-cour pendant que le dîner cuit. »
« Tout est bon, tout est propre, tout est riant dans cette auberge.

L'ORTIE

V. HUGO -Les Misérables-

Un jour il voyait des gens du pays très occupés à arracher des orties. Il regarda ce tas de plantes déracinées et déjà desséchées, et dit : – C'est mort. Cela serait pourtant bon si l'on savait s'en servir. Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent ; quand elle vieillit, elle a des filaments et des fibres comme le chanvre et le lin. La toile d'ortie vaut la toile de chanvre. Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille ; broyée, elle est bonne pour les bêtes à cornes. La graine de l'ortie mêlée au fourrage donne du luisant au poil des animaux ; la racine mêlée au sel produit une belle couleur jaune. C'est du reste un excellent foin qu'on peut faucher deux fois. Et que faut-il à l'ortie ? Peu de terre, nul soin, nulle culture. Seulement la graine tombe à mesure qu'elle mûrit, et est difficile à récolter. Voilà tout. Avec quelque peine qu'on prendrait, l'ortie serait utile ; on la néglige, elle devient nuisible. Alors on la tue. Que d'hommes ressemblent à l'ortie ! – Il ajouta après un silence : Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs.

LES PETITS PORTS ET LES GRANDS

(Lettre à Adèle, Bernay 5 septembre 1837)

UN ENCHANTEMENT PERPETUEL. ETAPLES

« J'aime passionnément les ports de mer, quoiqu' on y mange trop de beefsteaks et que les barbiers vous y rasent avec des mains qui sentent le poisson. Tu sais que j'aime encore mieux les petits ports que les grands. Aussi de Boulogne, je suis allé à Etaples. Cette route est encore plus pittoresque que celle de Calais à Boulogne. C'est un enchantement perpétuel. Etaples n'est qu'un village mais un village comme je les cherche, une colonie de pêcheurs installée dans un des plus gracieux petits golfes de la Manche. La marée était basse quand je suis arrivé. Toutes les barques étaient échouées au loin sur le sable, noires et luisantes comme des coquilles de moule. J'en ai dessiné quelques-unes en me promenant sur la grève. De temps en temps, je rencontrais, sur les seuils des cabanes, de ces dignes figures de marins qui vous saluent noblement. »

« C'est un des côtés charmants du voyage dans cette saison. A la porte de chaque chaumière, il y a un enfant. Un enfant debout, couché, accroupi, endimanché, tout nu, lavé ou barbouillé, pétrissant la terre, pataugeant dans la mare, quelquefois riant, quelquefois pleurant, toujours exquis. Je songe parfois avec tristesse que toutes ces délicieuses petites créatures feront un jour d'assez laids paysans. L'autre jour, il y avait, sur le seuil d'une masure, un petit qui tenait ses deux sabots dans ses deux mains et me regardait passer avec de beaux grands yeux étonnés. Tout à côté, il y en avait une petite fille qui portait dans ses bras un gros garçon de dix-huit mois, lequel serrait dans les siens une poupée. Trois étages. En tout, trente-deux pouces de haut. Tout cela rit et joue au soleil, et réjouit l'âme du voyageur. »

« Il paraît que les gendarmes et les postillons se font décrotter ici. Il y a là sous la porte un enfant qui cire une botte grande comme un homme. Tu rirais de le voir. Il peint, il frotte, il brosse, il souffle, il sue, il y va de tout cœur, il couche la botte à terre comme un canon, il la met debout comme une colonne, il en fait le tour, il entre dedans par moments, il s'y engloutit et il disparaît tout entier. On n'a jamais accompli une grande œuvre avec plus de bravoure. »

ETAPLES ET LES AUBERGES

(Lettre à Adèle, Dieppe 8 septembre 1837)

V.H. éternellement séduit par la grâce et la jeunesse

« A Etaples, il y a là une auberge comme je les aime, une petite maison propre, honnête, bourgeoise, deux hôteses qui sont deux sœurs jeunes encore, fort gracieuses vraiment, de fort bons soupers de gibier et de poisson, et sur la porte un lion d'or qui a un air tout doux et tout pastoral, comme il convient à un lion mené en laisse par deux demoiselles. Les deux maîtresses du logis font bâtir en ce moment, elles agrandissent leur maison. C'est de la prospérité. J'en ai été charmé. Je n'ai pas trouvé de meilleure auberge dans toute la Belgique. J'excepte pourtant Louvain et Furnes. A Louvain, c'est l'hôtel du Sauvage, tenu par un brave grosse châtelaine flamande, la cordialité même. A Furnes, c'est l'hôtel de La Noble Rose, vieux nom de senteur allemande qui m'avait attiré. L'hôtesse ici est une jeune fille, fille des maîtres de logis, jolie et modeste et pourtant accueillant bien, sans mines et sans pruderie. On ne voit pas ses vieux parents. C'est elle qui fait tout dans la maison et qui gouverne le groupe grossier des servantes comme une petite fée. Elle a un air de dignité singulière que rehausse sa grande jeunesse. Je lui disais entre-autre fadaïses que la noble rose n'était pas seulement sur son enseigne. » !!!

IL FAUT DU VIN AUX HOMMES ET DE L'EAU AUX CHEVAUX

A L'AUBERGE DES THENARDIERS : LES MISERABLES

Texte à lire ou jouer en famille, effet waouh garanti

Il était arrivé quatre nouveaux voyageurs. Cosette songeait tristement car, quoiqu'elle n'eût que huit ans, elle avait déjà tant souffert qu'elle rêvait avec l'air lugubre d'une vieille femme. Elle avait la paupière noire d'un coup de poing que la Thénardier lui avait donné. Tout à coup, un des marchands colporteurs logés dans l'auberge entra, et dit d'une voix dure

- On n'a pas donné à boire à mon cheval.
- Si fait, vraiment, dit la Thénardier.
- Je vous dis que non, la mère, reprit le marchand.

Cosette était sortie de dessous la table.

- Oh si monsieur ! dit-elle, le cheval a bu, il a bu dans le seau, plein le seau, et même que c'est moi qui lui ai porté à boire, et je lui ai parlé.
- Cela n'était pas vrai. Cosette mentait.
- En voilà une qui est grosse comme le poing et qui ment gros comme la maison, s'écria le marchand. Je te dis qu'il n'a pas bu, petite drôlesse Il a une manière de souffler quand il n'a pas bu, que je connais bien.
- Et même qu'il a bien bu.

- Allons, reprit le marchand avec colère, ce n'est pas tout ça, qu'on donne à boire à mon cheval et que cela finisse

Cosette rentra sous la table.

- Au fait, c'est juste, dit la Thénardier, si cette bête n'a pas bu, il faut qu'elle boive.

Puis, regardant autour d'elle

- Eh bien, où est donc cette autre ?

Elle se pencha et découvrit Cosette blottie à l'autre bout de la table, presque sous les pieds des buveurs.

- Vas-tu venir? cria la Thénardier.

Cosette sortit de l'espèce de trou où elle s'était cachée. La Thénardier reprit

- Mademoiselle Chien-faute-de-nom, va porter à boire à ce cheval.
- Mais, madame, dit Cosette faiblement, c'est qu'il n'y a pas d'eau.

La Thénardier ouvrit toute grande la porte de la rue

- Eh bien, va en chercher!

Cosette baissa la tête, et alla prendre un seau vide qui était au coin de la cheminée.

- Il y en a à la source. Ce n'est pas plus malin que ça.

Puis elle resta immobile le seau à la main, la porte ouverte devant elle. Elle semblait attendre qu'on vînt à son secours

- Va donc cria la Thénardier.

Cosette sortit. La porte se referma.

LE PERE FAUCHELEVENT LES MISERABLES

Rencontre entre Valjean et l'inspecteur Javert qui le pourchasse depuis le vol sur Petit Gervais

Texte à lire ou jouer entre amis

M. Madeleine passait un matin dans une ruelle non pavée de M. sur M. il entendit du bruit et vit un groupe à quelque distance. Il y alla. Un vieil homme, nommé le père Fauchelevant, venait de tomber sous sa charrette dont le cheval s'était abattu.

Le cheval avait les deux cuisses cassées et ne pouvait se relever. Le vieillard était engagé entre les roues. La chute avait été tellement malheureuse que toute la voiture pesait sur sa poitrine. La charrette était assez lourdement chargée. Le père Fauchelevant poussait des râles lamentables. On avait essayé de le tirer, mais en vain. Un effort désordonné, une aide maladroite, une secousse à faux pouvaient l'achever. Il était impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la voiture par dessous. Javert, qui était survenu au moment de l'accident, avait envoyé.

- Allez chercher un cric. M. Madeleine arriva. On s'écarta avec respect.
- A l'aide criait le vieux Fauchelevant.
- Qui est-ce qui est un bon enfant pour sauver le vieux? M. Madeleine se tourna vers les assistants
- A-t-on un cric ?
- On en est allé quérir un, répondit un paysan. ?
- Dans combien de temps l'aura-t-on? ?
- On est allé au plus près, où il y a un maréchal mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.
- Un quart d'heure s'écria Madeleine.

Il avait plu la veille, le sol était détrempé, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées.

- Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit Madeleine aux paysans qui regardaient.
- Il faut bien !
- Mais il ne sera plus temps Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ?
- Ah Dame!
- Écoutez, reprit Madeleine, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et l'on tirera le pauvre homme.

Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cœur? Cinq jous d'or à gagner!

Personne ne bougea dans le groupe.

- Dix louis, dit Madeleine.
- Allons recommença Madeleine, vingt louis! Même silence.
- Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, dit une voix.

Les assistants baissaient les yeux. Un d'eux murmura

JAVERT- Il faudrait être diablement fort. Et puis on risque de se faire écraser

M. Madeleine se retourna, et reconnut Javert. Il ne l'avait pas aperçu en arrivant. Javert continua

- C'est la force. Il faudrait être un terrible homme pour faire la chose de lever une voiture comme cela sur son dos.

Puis, regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait

- Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.

Madeleine tressaillit.

Javert ajouta avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine

- C'était un forçat.

- Ah! dit Madeleine.

- Du bagne de Toulon.

Madeleine devint pâle.

Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait J'étouffe! Ça me brise les côtes! Un cric quelque chose! Ah!

Madeleine regarda autour de lui

- Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux?

Aucun des assistants ne remua. Javert reprit :

- Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat, du bagne de Toulon

Ah voilà que ça m'écrase cria le vieillard. Madeleine leva la tête, rencontra l'oeil de faucon de Javert toujours attaché sur lui, regarda les paysans immobiles, et sourit tristement.

Puis, sans dire une parole, il tomba à genoux, et avant même que la foule eût eu le temps de jeter un cri, il était sous la voiture.

Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait dépêchez-vous! aidez! C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste, et fixait son œil tranquille sur Javert qui le regardait toujours.

A LA BOUTIQUE DU BOULANGER

Texte pour enfants, avec ou sans adulte boulanger

Deux enfants emboîtaient le pas derrière Gavroche. Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, car on met le pain comme l'or derrière des grillages de fer, Gavroche se tourna :

- Ah ça, mômes, avons-nous dîné?
- Monsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis tantôt ce matin.
- Calmons-nous, les momignards. Voici de quoi souper pour trois. Et il tira d'une de ses poches un sou.

Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

- Garçon! cinq centimes de pain.

Le boulanger, qui était le maître en personne, prit un pain et un couteau.

- En trois morceaux, garçon! reprit Gavroche, et il ajouta avec dignité :
- Nous sommes trois.

Et voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis, il jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée :

- Keksekça? (*Qu'est-ce que c'est que cela?*)
- Eh mais! C'est du pain, du très bon pain de deuxième qualité.
- Vous voulez dire du lardon brutal, reprit Gavroche, calme et froidement dédaigneux. Du pain blanc, garçon! du lardon savonné! Je régale.

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire, et tout en coupant le pain blanc, il les considérait d'une façon qui choqua Gavroche.

- Ah ça, mitron! dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça?

Mis tous trois bout à bout, ils auraient à peine fait une toise. Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux deux enfants :

- Morfilez.

Les petits garçons le regardèrent interdits. Gavroche se mit à rire :

- Ah! Tiens, c'est vrai, ça ne sait pas encore, c'est si petit! Et il reprit :
- Mangez.

En même temps, il leur tendait à chacun un morceau de pain. Et, pensant que l'aîné méritait quelque encouragement spécial, il ajouta en lui donnant la plus grosse part :

- Colle-toi ça dans le fusil.

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres; il le prit pour lui. Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

- Rentrons dans la rue, dit Gavroche.

Ils reprirent la direction de la Bastille.